

UNE PRESQU'ÎLE AU BON VOULOIR DES SUBMERSIONS MARINES

Rhuys est, de par sa position géographique, soumise aux influences maritimes et plus particulièrement aux submersions marines. La hausse du niveau de la mer, depuis quelques millénaires, a donné au territoire une physionomie particulière et un légendaire assez extraordinaire. Ce phénomène est l'un des fondements de la presqu'île et il le sera de plus en plus en conséquence d'un changement climatique déjà bien perceptible en ce début du 21^{ème} siècle.

Pour débiter le sujet, place à l'une des plus belles légendes de Rhuys, à l'histoire d'un village submergé, et de pirates chassés par St Gildas.

Le littoral, allant du Roaliguen à Pen Cadenic, est celui qui, en presqu'île de Rhuys, depuis des millénaires, a subi le plus de mutations issues de la montée du niveau des eaux, et il est de ce fait le secteur le plus riche en vestiges littoraux issus de ces époques anciennes. Mais une grande partie de ce passé, submergé par des tonnes d'eau et de vase, nous restera sans doute à jamais inaccessible. Que peut-on imaginer qu'il y ait au large, ou à quelques encablures de la côte ? Des navires enfouis, des sites et outillages préhistoriques envasés, des vestiges de constructions effondrées...

De tout cela, ne nous reste-t-il pas de multiples légendes, témoignages d'anciens monastères ou de chapelles aux origines incertaines, et d'îles englouties. De bien visibles objets dans la tourbe millénaire et la présence d'énigmatiques chemins submergés ou enfouis sous la dune ainsi que la présence de murs d'enceinte trop bien construits pour n'être que de simples marques de propriété, ajoutent encore au mystère...

Tout concourt à faire du domaine maritime de cette partie de Rhuys, un témoignage central de son passé.

Légende...

les « Trois demoiselles de Penvins ».

« Accoté à l'ombre du vieux chêne vert rabougri, son chien fidèle à ses pieds et ses cinquante brebis à toison de bure s'égaillant çà et là dans la prairie qui dominait la mer aux rumeurs lointaines, Douram me raconta la légende des « trois demoiselles de Penvins ».

Il y a de cela longtemps, longtemps, avant même que Saint Gildas ne fût venu porter parole aux fils des hommes, là-bas, et il me montra l'immense océan, par-delà l'ancien petit corps de garde de douaniers qui se dresse à l'extrême pointe de la tête de marteau, existait un îlot que la mer, cette éternelle rongeuse de nos terres, a fini par engloutir, je te dirai peut-être un jour pourquoi.

Aux fortes marées de l'année, quelquefois, l'îlot englouti apparaît avec des vestiges de murs épais, de restes de construction revêtus de la mousse flottante des algues et des varechs, mais on ne saurait trop s'y attarder, le flot a hâte de cacher et de recouvrir ce que le flot a découvert comme s'il voulait conserver à tout jamais le mystère de cet engloutissement tant de fois séculaire.

L'îlot comportait un vaste couvent avec sa chapelle dont au temps ancien dont je te parle, la cloche annonçait les offices quotidiens et réglait la journée silencieuse des trente religieuses éloignées de tout contact avec les gens de la côte.

C'était la règle imposée par une discipline forte et telle qu'une fois entrée au couvent, la novice disait un adieu éternel à la vie terrestre: plus jamais elle ne devait avoir de rapport avec les siens; pour elle, parents et amis n'existaient plus. C'était la mort au monde extérieur et du dehors personne non plus n'était reçu et mal avisé le « sinago » qui, sur sa barque aux voiles rouges, aurait abordé la petite crique où la « plate », la barque se balançait au gré d'une mer indolente.

L'anathème aurait été lancé contre lui par le vieil abbé du couvent, homme d'âge et de vie austère que la sainte église a classé parmi nos meilleurs saints bretons sous le nom de Saint Guevarrec.

Or donc, je te dis, la vie coulait calme, sans incident dans le monastère.

Une fois par semaine, deux sœurs tourières, de basse origine, manœuvrant la « plate » en véritables marins, s'en allaient aux vivres au village de La Grée, de la Cricque si tu préfères, ne s'arrêtant que le temps strictement nécessaire pour charger le pain, les pommes de terre et les jarres d'eau douce sur la barque, car le régime était sévère au couvent, et la frugalité était une des règles imposées par la mère abbesse qui avait charge d'âmes.

Et il y avait des années que cette vie contemplative durait sans qu'un nuage fût venu en troubler la sérénité.

Les recluses vivaient toutes dans la prière, le travail et le recueillement, car elles filaient et tissaient la laine de leurs vêtements, de temps en temps le glas sonnait pour l'une d'entre elles accablée sous les ans ou une plus jeune et que l'Ankou avait marquée de son signe mystérieux, et les jours succédaient aux jours, dans l'isolement que seul troublait aux heures des tempêtes le bruit des flots courroucés s'élançant à l'assaut des rocs sans cesse lavés.

Mais le Malin veillait, cherchant quel vilain tour il pourrait jouer aux saintes filles de Dieu, et comme sa malice est insondable et qu'il a plus d'un tour dans son sac; il n'eut pas grand-peine à trouver ce qu'il fallait faire pour porter le trouble au couvent.

Et ce fut bien un maléfice diabolique. Je te disais qu'une fois par semaine les sœurs tourières allaient aux provisions.

L'une des deux tourbières tomba malade le jour même où l'on venait se ravitailler à terre et la mère abbesse adjoignit à sa compagne deux toutes jeunes sœurs.

Je ne dis pas, tu sais, qu'elles n'acceptèrent pas la corvée avec joie; elles n'étaient pas encore accoutumées au silence du couvent, ni faites à la vie contemplative de leurs compagnes; aussi ce fut avec toute la fougue de leurs 20 ans qu'elles sautèrent dans la « plate » qui devait les mener au village; les recommandations de la mère supérieure étaient formelles, seule la sœur tourière plus expérimentée et plus âgée devait parler, régler les achats, faire les échanges: ses deux compagnes devaient se contenter d'écouter, regarder faire leur aînée et surtout cacher aux profanes sous le voile leurs yeux tentateurs, cause si fréquente de la perte des trop curieuses filles d'Eve.

C'est, imbues de ces recommandations, qu'elles débarquèrent et gagnèrent le village de La Grée. Les provisions furent rapidement faites, les échanges réglés et elles revenaient chargées des jarres d'eau, ne pensant guère à mal, quand le malin qui les guettait sous la forme d'un fils de l'Homme se trouva sur leur passage à l'orée du bois que tu vois là-bas.

Et Douram me montrait de son bâton le coin du bois réduit à l'état de simple sapinière.

Et le fils de l'Homme, de ses yeux de braise, regarda les deux petites sœurs qui rougirent en se voyant dévisagées d'aussi impertinente façon, et ce fut lui qui, le premier, d'une voix qu'il sut rendre douce et harmonieuse osa le premier parler.

Que leur dit-il ? Peu importe, le Malin n'est jamais à court de belles phrases et il sait parler aux filles, mais ses paroles eurent pour effet de faire hâter le pas des trois sœurs dont la marche était plutôt ralentie par le fardeau qu'elles portaient. Il offrit de les aider, que sais-je ?

Il leur fit cortège jusqu'à la sortie du bois, et ce fut avec bonheur qu'elles aperçurent à quelques centaines de mètres la « plate » qui- c'est le mot- devait être pour cette fois au moins leur planche de salut.

Et elles rentrèrent au couvent, sans plus, mais surtout sans faire mention de leur rencontre, à la sœur supérieure. Et aucune, pas même la sœur tourière, n'ouvrit la bouche à ce sujet.

Et toujours la tourière ne guérissait pas. Il fallut retourner au village, et les mêmes religieuses furent désignées pour la corvée hebdomadaire.

Ce fut cette fois au débarqué que le Malin les guettait. Et ma foi, cette fois, séduites par les paroles mielleuses et engageantes du sire, la plus jeune se laissa décharger sans trop de résistance d'une des lourdes jarres, qu'elle venait de remplir à la fontaine.

La sœur tourière sur les instances et les bonnes grâces du jeune homme, se laissa aussi décharger d'un panier moins lourd que gênant.

Et ils marchaient les quatre à travers le bois de sapins dont l'arôme développé par la chaleur du matin les pénétrait jusqu'aux poumons, les emplissant toutes d'une griserie qu'elles ressentaient pour la première fois.... ».

Le conte s'arrête là, place à l'imagination pour le terminer.

Et si vous souhaitez en lire d'autres, vous aimerez ceux de Rhuys, « écrits, illustrés ou...vécus par les enfants de la Presqu'île ». (Voir bibliographie).

Et pourquoi ces « Demoiselles »... pataugent-elles en pleine mer ?

Un peu au large de la côte actuelle de ce village, le banc rocheux des « Demoiselles », nommé « Ourmialek » en langue locale, présente quelque mystère. Est-ce là, ou n'est-ce pas là, qu'exista autrefois un village désormais englouti du nom de « Saint-Demitrius », ou l'un de ces monastères ou prieurés créés en presqu'île aux temps primitifs de la chrétienté, ou était-ce l'emplacement de la première chapelle de PenvinsOu n'est ce que pure légende ?

Cette existence aurait été mentionnée dans un « vieux texte du sixième siècle », repris au 11^{ème} siècle par Vitalis¹. L'histoire est belle et il faut la raconter, car elle appartient au plus ancien légendaire de Rhuys.

« Lorsque le moine anonyme de Rhuys écrivait la vie de Saint Gildas au onzième siècle, ce banc de sable obstruait encore l'embouchure de l'étang. Une chapelle, dédiée à saint Démétrius, s'élevait sur le rivage et non loin du village qui portait le même nom. Les habitants du lieu et des environs formaient ce que le moine de Rhuys appelle « Plebs sancti Démétrius », le peuple de saint Démétrius, auquel, sans fondement peut-être, Albert de Morlaix (Albert le Grand), dans sa vie de Saint Gildas, attribue le titre de paroisse. Au milieu du dix-septième siècle, la chapelle de saint Démétrius avait disparu, grâce aux envahissements de la mer, et avait été remplacée par une autre, élevée aussi sur la côte, dédiée à Notre-Dame-de-Penvins. Comme la chapelle avait changé de vocable, le village changea aussi de nom et prit celui de Penvins. Quant à l'étang, il n'existait plus à cette époque. Mais il est encore mentionné longtemps après la construction du château de Suscinio. Les tenanciers des terres environnantes font, pendant des siècles, aux ducs de Bretagne résidant au château, aveux pour les terres susdites « d'un bout joignant au vieux étang ».

Abbé Luco, Histoire de Saint-Gildas-de-Rhuys, p. 87 et 88. Vannes, Galles, 1869.

Et histoire de compliquer un peu ce légendaire, quelques auteurs forts crédibles, tel Arthur de La Borderie, situent St Demetrius, non en Rhuys, mais près d'Audierne, à Plou-Zevet (Plozeved, en breton actuel), tout proche de la chapelle de St Demet qui est toujours existante. Avec en sa proximité, la présence d'un bel étang de 400 mètres de long et 200 de large, séparé de la mer par un cordon dunaire.

Que dit donc ce grand historien de la région, au sujet de l'écrit d'Albert le Grand² qui mentionnait l'existence de St Demetrius, ainsi nommé, « *Sancti Demetrii Venetensis diocesis* », dans le pays vénète, donc en Rhuys.

Ces deux derniers mots, remarque M. de La Borderie, « *sont une invention, soit du P. Albert, soit de quelque mauvaise légende consultée par lui. Ils ne sont ni dans l'édition de Bollandus, ni dans celle de Mabillon, qui ont été données sur le manuscrit original de Ruis; il y a donc lieu de les rejeter comme interpolés* ».

¹ Vitalis, moine de l'abbaye de Rhuys, 11^{ème} siècle, auteur de la « vita » de St Gildas.

² Albert Le Grand 1599-1641 (dit Albert de Morlaix).

Pour Arthur de La Borderie, il ne semble pas difficile de fixer le lieu de cette histoire : « *il n'y a eu en Bretagne qu'une seule paroisse, qu'un seul plou, sous le patronage de saint Démétrius ou, comme disent les Bretons, saint Demet ou Devet, c'est Plo ou Plou-Zevet, aujourd'hui Plozevet, commune du canton de Plogastel-Saint-Germain, arrondissement de Quimper, sur la baie d'Audierne, paroisse dite anciennement Plou-Devet et dans les chartes du xe siècle de l'abbaye de Lanndevenec. Donc, à l'origine, le nom était Plou-Demett ou Plon-Demetr, ce qui est littéralement, dans la forme bretonne, la Plebs Demetrii de la Vie de Gildas. Sur cette partie des côtes de la baie d'Audierne, on trouve assez fréquemment de ces étangs séparés par la mer par une mince chaussée, soit de sable, soit de galets ; il y en a de très grands de ce genre, entre autres aux environs de Plovan. Il en existe aussi un plus petit, en Plonzévet, sur la limite de cette paroisse, et de celle de Pouldreuzic. Sur la carte de France de l'état-major on le voit à l'Est et tout près d'un village appelé Graohinit, un peu plus loin au sud du village du Haut-Pellan, à un kilomètre environ dans le sud-ouest d'une chapelle Saint-Démet, qui montre combien le culte de ce saint est enraciné dans ce plou, puisque les habitants ont voulu, outre l'église paroissiale, lui dédier, vers la limite Sud de leur paroisse, un oratoire spécial. L'étang de Graohinit, séparé de la mer par un étroit cordon de sable, a environ 100 mètres de longueur et, dans sa plus grande largeur du côté du Nord, 150 à 200 mètres. Il reçoit un ruisseau formé de deux branches, l'une qui vient du village de Landrezec, l'autre de Lababan. Dans l'état actuel cet étang n'est sans doute qu'un reste de ce qu'il était au temps de Gildas, surtout avant l'obstruction causée par le sable. Il n'en est pas moins vrai que nous avons ici le nom même relaté dans la Vie du moine de Ruis (Plebs Demetrii) et un accident topographique assez rare qui convient parfaitement à l'histoire contée par cet hagiographe. L'Histoire manuscrite de saint Gildas de Ruis de 1668, suivie par M. l'abbé Luco, place ce fait au contraire dans la presqu'île de Ruis à Penvins près Sucinio, où aurait été, selon cet auteur, la « Plebs S. Demetrii ». Hypothèse gratuite sans nul fondement, car aucun de ces deux auteurs ne peut citer un fait ni un titre justifiant que le nom de saint Demetrius ou saint Demett ait jamais été attribué au territoire de Penvins. Le seul prétexte dit cette opinion, c'est que, dans de vieilles tenues rendues aux ducs de Bretagne par les hommes de Penvins, il était question de terres « joignant d'un bout au vieux estang ». Mais pour que ce « vieux estang », que personne d'ailleurs n'a jamais vu, pût être celui de l'hagiographe de Ruis, la condition essentielle c'est qu'il se trouvât en un lieu portant ou ayant porté le nom de saint Demet ou Demetrius: nom qui n'a jamais paru à Penvins ».*

Si Arthur de La Borderie enterre le légendaire local et renvoie Saint Demetrius au pays de Saint Corentin, la Cornouaille, son texte ne résout pas le problème de l'existence passée ou non de ce prétendu village au large de Penvins.

L'exemple local d'une submersion, la « Petite Mer » de Penvins.

Si la légende ne nous apporte qu'un élément très relatif sur les submersions marines, trouverait on ici, dans cette « Petite Mer » de Penvins, d'autres éléments attestant des évolutions littorales passées.

Après avoir rongé les terres de chaque côté et formé deux pointes, l'une du côté de Pénerf et l'autre du côté de Penvins, la mer a fini par emporter le banc de sable (travail de St Gildas, dit la légende) et par envahir l'étang tout entier.

On observe que vers le large, une chaîne de rochers court de la pointe de Pénerf à celle de Penvins, coupée seulement par trois chenaux. Alexis Guyot-Jomard pense que ce sont là les derniers vestiges de l'île de Rowis, aujourd'hui sous les flots, qui auraient ainsi laissé son nom à la région de Sarzeau, et dont le rivage devait se situer au large. Ceci peut s'entrevoir lors de la basse mer des grandes marées, lorsque l'estran allant de Penvins à Pénerf se découvre très loin vers le large, et que, même

pour trouver du « fond » et un peu de mer, il faut encore aller à plus d'un mille marin. Le peu de profondeur actuel de cet espace maritime situé entre ces deux pointes explique la présence de quelques vestiges préhistoriques, tels le menhir la « Truie » ou autres pierres couchées qui furent érigés en une époque où il y avait des champs et non de la vase pour les accueillir. Cela suffit-il à démontrer que le niveau de la mer monte ? Certainement oui.

Et qu'en dit André Guillo qui a longuement étudié les environs maritimes de Penvins ?

« La dépression de la rivière de Pénerf, recouverte de terrasses friables, et exposée aux vents dominants de secteur sud, a été l'objet d'une érosion intense (témoin: la Tour des Anglais à la pointe de Pénerf). Seule émerge aujourd'hui à marée haute la presqu'île « En Iniz³ » protégée par une digue ancienne efficace.

La ligne de niveau, moins 2 m, des cartes marines (zéro approximatif à l'époque gallo-romaine) indiquerait le tracé probable du rivage il y a 2000 ans.

Les éminences, rochers actuels ont pu servir de points d'appui à la dune fossile en recul, et devenir pour un temps des presqu'îles ou des ilots.

Au cours des premiers siècles de notre ère, époque trouble des grandes invasions, les sites peu accessibles ont été retenus par les communautés chrétiennes, en sécurité relative et à l'écart du monde. Exemples, le mont St Michel, Houat (Gildas)...

Une telle communauté de « gildasiens » se serait-elle établie sur les « Demoiselles » Aucun texte crédible n'en fait état. Mais des indices convergents en rendent l'hypothèse plausible.

Des légendes évoquent toutes la présence ou l'irruption de la mer, l'existence d'un dragon, de celle de pirates cernés par un banc de sable... ainsi que le conte des « trois demoiselles » relaté ci-dessus. D'autre part, le nom local du rocher, « En Ourmialek⁴ », signifie le « lieu planté d'ormes » ; essence très répandue localement et très résistante à l'air marin mais qui cependant ne pousse pas en pleine mer, ainsi que le nom de la crique voisine, « Portz Lehr » (l'abri des pirates, des voleurs), Vikings pilliers des riches monastères, (même nom à Houat) témoignent que quelque chose a existé.

*Plusieurs « anciens » du pays, dignes de foi, ont raconté que leurs pères avaient ramené des « Demoiselles⁵ » *** dans leurs plates plusieurs pierres de taille et d'autres affirmaient qu'elles étaient accessibles à gué, par le chemin du goémon. Une voie charretière contourne effectivement une partie de l'îlot du « Corps de Garde » et serait prolongée par une chaussée vers ces « Demoiselles », à une époque aussi, où le niveau de la mer était inférieur à l'actuel.*

Aux veillées d'autrefois, des Penvinois affirmaient que la « chapelle primitive » se trouvait sur ce rocher et que le rocher nommé « Gouel Vezh » (durée de la fête), actuellement détaché du rivage, était le siège de cérémonies, avant que l'actuelle chapelle ne remplace ce lieu.

Ce rocher recelait donc dans sa partie Est, selon les dires des anciens qui les auraient vus, quelques

³ Ce terme « Iniz » signifie « Ile » en breton tandis que la « presqu'île » se nomme « gouriniz ». Ce terme local « En Iniz » signifie vraisemblablement le fait que cet espace dut plusieurs fois se retrouver coupé du « continent » et devenir une île. La dune (actuellement recouverte d'un parking) qui le relie au continent est sans doute récente, un chemin courant le long de la « Grande Plage » se perd dessous au niveau du Centre Nautique, sous pratiquement 4 m d'épaisseur. Et quelques alignements de pierres, parfois visibles, du côté de cette « Grande Plage » pénètrent aussi sous la dune se dirigeant vers la « Petite Plage ».

⁴ Ourmialek », forme locale du nom de l'orme en Breton, en vannetais on trouve « oulmeg » = ormaie, et en orthographe unifié, « oulmek (abondant en ormes).

⁵ Il faut également se rappeler que les bancs de tourbe situés entre ces « Demoiselles » et le littoral actuel sont datés d'il y a environ 3500 ans... Ce banc rocheux, surmonté à l'époque d'une épaisse couche de terre, comme l'est actuellement la pointe du « Nis » derrière la chapelle, a du survivre momentanément à la hausse du niveau de la mer et demeuré une île jusque vers des temps préhistoriques ou historiques avant sa submersion totale. Une étude à partir de la cartographie marine actuelle montre un différentiel de niveau de plus de 3 m (sans compter l'épaisseur de la terre le couvrant à l'époque), entre le fond marin cernant ce banc rocheux et son sommet. De quoi rendre crédible l'hypothèse de l'existence d'une petite île à cet endroit comme ce dut être le cas pour d'autres « ilots » situés au sud de la presqu'île de Rhuys, aujourd'hui de simples bancs rocheux. On peut penser à celui de l'« Artimon », de « Roh Beniguet », de « Roh Naben », du « Bauzec »... Autant d'espaces, parfois mentionnés dans les textes anciens, qui parsèment le littoral sud de Rhuys.

vestiges constitués d'amas de pierres, murets ou autres éléments de soubassements de constructions, briques et maçonneries mélangées, pouvant faire songer à une construction.

Et tout proche de ce banc rocheux, plus près de la côte, se trouve le rocher nommé « Er Rouanez », la « Reine » séparé des « Demoiselles » par un passage, celui d'un ancien cours d'eau, que certains de nos aînés nommaient le « Drayac » ?

André Guillo

Et pour compléter la légende, une histoire de pirates à ...Penvins !

« Au sixième siècle, il y avait, sur la presqu'île de Rhuys entre le village actuel de Penvins et le rivage de l'océan, un vaste étang recevant les eaux de la mer par une étroite embouchure et dans lequel stationnaient, toujours à flot, des navires de pirates qui dépouillaient les passants et pillaient les villages des environs. Habiles marins, ces voleurs étaient insaisissables, car, dès qu'on voulait les poursuivre jusque dans leurs navires, ils levaient les ancres et gagnaient le large. Ruinés par eux et ne pouvant s'en défaire, les habitants du pays eurent recours à saint Gildas. Il eut pitié d'eux, se rendit à l'entrée du lac et pria Dieu de combler et de fermer cette embouchure. Aussitôt la mer, en bouillonnant, jeta là un si énorme banc de sable qu'il fit échouer les navires des pirates. Abandonnant leurs barques, ces larrons s'éloignèrent, sans pouvoir revenir au même lieu, car la mer ne reprit, que des siècles plus tard, le sable qu'elle y avait déposé. »

Histoire de St Gildas de Rhuys. Abbé Luco

Outre le débat sur la localisation exacte de St Démétrius et de la présence ou non de St Gildas en Rhuys ou en Cornouaille, cette légende reprise dans la vie du saint homme, écrite par Vitalis, moine de l'abbaye au 11^{ème} siècle, est intéressante à plus d'un titre car elle rassemble trois faits qui marquent Penvins et la presqu'île.

En premier point, elle mentionne l'existence de St Gildas qui aurait vécu au 6^{ème} siècle et deuxième élément, celle de pirates ravageant les côtes. S'agit-il pour ces derniers, de ceux qui écumèrent le littoral breton dès le 3^{ème} siècle (on peut douter d'une mémoire collective qui remonterait si loin dans le passé), ou des bretons qui, à l'époque du saint homme, débarquèrent en Armorique. Cependant on voit mal Saint Gildas combattre ses propres compatriotes bretons à cette époque du 6^{ème} siècle, ou alors s'agit-il des normands qui n'arrivèrent en Rhuys qu'au 9^{ème} et 10^{ème} siècle, ce qui semble plus probable. Et, en ce cas, la création de cette légende serait postérieure à leur arrivée et daterait vraisemblablement au maximum du 10^{ème} ou du 11^{ème} siècle, ce qui serait déjà une belle performance pour son ancienneté, ou fut-elle fabriquée plus récemment au grand bénéfice de ses créateurs (moines de Rhuys...) ?

Autre élément, celle-ci, mentionnant l'existence d'un banc de sable mouvant, confirme la variation du trait de côte par l'action de mouvements dunaires importants, (eaux bouillonnantes, est-ce la mémoire d'une violente tempête ?). Ainsi, on a trois éléments étrangers l'un de l'autre, rassemblés en un seul, pour élaborer une histoire qui se serait passée en une même époque, alors que tout laisse à penser qu'aucune ne fut contemporaine l'une de l'autre, pour peu qu'elles aient existaient. Quant à la présence de St Gildas, s'agit-il du saint lui-même, de ses reliques ou d'une cérémonie religieuse lui étant dédiée ?

Ce légendaire est repris dans la décoration de bâtiments construits à la fin du 19^{ème} siècle. Raphaël Valéry dans son étude de juin 2008, consacrée aux « Eglises et chapelles de Rhuys », écrit au sujet du grand vitrail de la chapelle de Penvins : « *Le grand vitrail représente le miracle de la Vierge de la côte lors d'une tentative de débarquement des anglais au 17^{ème} siècle. Cette légende relate un épisode de l'histoire locale, mélangeant une invasion normande du 10^{ème} siècle, repoussée par la Vierge et Saint Gildas, et une autre anglaise au 17^{ème} siècle, repoussée par la Vierge* ».

Le problème des légendes et des traditions orales, outre le fait qu'elles mélangent allègrement les faits, les dates et les personnages, c'est qu'elles sont généralement l'aboutissement de croyances reprises au cours des âges, inévitablement déformées, souvent moins anciennes que le moment du soit disant évènement raconté. N'oublions pas que les populations locales qui sont à leur initiative, peu nombreuses, ont été bousculées par diverses invasions, décimées par de multiples épidémies et que d'autres auteurs de ces légendes, souvent des moines, réécrivaient ou réinventaient les textes selon les croyances du moment, en fonction de leur intérêt.

A ce sujet, on reprendra sans problème la réflexion de Bernard Merdrignac au sujet de la Vitae de St Gildas, qui est à la source de plusieurs d'entre elles.

« Comment déterminer si une légende orale, qui s'est fixée au 11^{ème} siècle dans la vitae de St Gildas, n'a pas poursuivi indépendamment sa carrière, selon les règles propres aux transformations du conte merveilleux, ou, si, au contraire la vitae n'est pas à l'origine des traditions orales ultérieures ? Le dilemme est identique à celui que souligne, à propos d'un autre thème légendaire, J. C. Schmitt : « s'agit-il d'une légende première issue d'un vieux fond populaire, ou d'une légende du milieu « savant » passant au milieu populaire ? ».

Du passé, ne faisons pas table rase...

Toutes ces variations du littoral, relatées par le légendaire, s'appuient sur des données scientifiques précises et des relevés réalisés par les chroniqueurs des diverses époques les ayant observés, et au vu de ce passé, cela peut et doit aussi donner à réfléchir sur l'avenir de Rhuy.

Hier.

Brigitte Van Vliet-Lanoé, chercheuse au CNRS, dans son étude *« Sale temps autour de l'an Mil »*, indique l'existence de fortes tempêtes entre l'an 300 de notre ère jusqu'à l'an 800 avec un maximum vers l'an 560, date approximative des légendes de la submersion de la Ville d'Ys, de la forêt de Scissy ou de celle de Quokelunde en mars 709.

Et c'est, selon la légende, aux mêmes époques que le Mont St Michel aurait été transformé en île et que la tempête ennoya tout le marais de Dol.

« En réalité les textes sur lesquels s'appuie cette tradition sont tardifs et tout indique qu'il s'agit d'un mouvement lent, d'une ampleur verticale de 2 à 3 mètres, qui prend probablement des allures de catastrophe au moment des grandes marées combinées à des tempêtes d'équinoxe. Quand saint Aubert, évêque d'Avranches, édifie le premier sanctuaire dédié à l'archange saint Michel sur une des collines qui dominent la baie de Dol, elle est déjà une île (708) ».

Jean Christophe Cassard

Est-ce en ces temps que Rhuy, bien qu'éloigné quelque peu de ces régions, subit les mêmes évènements climatiques et géologiques qui achevèrent de lui donner sa physionomie actuelle ?

Demain.

Comme l'indiquent la légende et les observations faites depuis quelques temps, la question posée est de savoir, à la lueur des évènements du passé, quelles répercussions l'actuelle hausse du niveau de la mer aura sur le littoral et sur l'ensemble du territoire dans les décennies à venir. Sujet d'importance puisque, si ce niveau continue de monter comme il le fait depuis 18 000 ans, époque à laquelle il se situait à environ moins 120 mètres par rapport à l'actuel, on peut anticiper pour le littoral du Mor Braz de nombreuses modifications géographiques et humaines.

Si plusieurs sites préhistoriques, actuellement immergés, subissent les conséquences de ce premier « flux montant », sans doute sans grand impact humain et sans une forte incidence économique vu la faible population du moment, il n'en sera pas de même avec l'actuelle montée des eaux. Depuis quelques décennies l'intensification de l'urbanisation littorale associée à d'importantes activités économiques de bord de mer ont fait de ces espaces des zones à risque.

Diverses dates de submersions marines... et de violentes tempêtes les ayant provoquées.

- Vers 1000 BJC : De nombreux indices démontrent la présence d'importantes intempéries, fortes pluies, tempêtes fréquentes.
- 541-600 : Probables violentes tempêtes et submersions marines le long du littoral breton.
- 1118 : Les archives mentionnent une si violente tempête que des édifices furent renversés.
- 1284/1286 : Il faut un véritable ouragan, qui a décapité nombre de clochers et renversé force arbres, pour qu'une chronique daigne enfin, en 1284, signaler la perte de bateaux en mer dans la suite de ses méfaits.
- 1379 : Probables submersions le long du littoral morbihannais, selon quelques anciens écrits d'Albert le Grand.
- 1519 : La Bretagne essuya de si furieuses tempêtes que plusieurs clochers et plusieurs forêts furent renversées.
- 1667 : En décembre, forte tempête.
- 1675 : Violente tempête en avril, ravage de grêle et tonnerre.
- 1687 : Violente tempête qui dura trois jours, ravage des vignes, arbres déracinés, littoral attaqué.
- 1690 : 21 et 22 janvier, violente tempête, naufrages dans le Golfe.
- 1703 : 7 et 8 décembre, violente tempête dans l'Ouest Bretagne et sud de l'Angleterre, baptisée « The Storm ». Plusieurs milliers de victimes en Angleterre.
- 1705 : Ce fut la « totale », trois jours de tempête, la mer monte à plus de 16 pieds (4,80m). Les marais littoraux sont ravagés, la campagne littorale est inondée et plusieurs victimes sont signalées.
- 1706 : Le 30 décembre, violente tempête qui envoie au fond de l'eau 55 barques et 60 chaloupes entre la Vilaine et Quiberon.
- 1724 : Très violente tempête les 29 et 30 janvier.
- 1739 : Tempête fin septembre, début octobre, qui envoie à la côte un navire, et quatre noyés.
- 1755 : 1^{er} novembre, un tremblement de terre à Lisbonne provoque une vague de trois mètres de haut qui alla se jeter jusqu'à la côte sud de l'Angleterre.
- 1782 : En octobre, violente tempête le long du littoral du Sud-Bretagne.
- 1865 : Très forte tempête le long des côtes de Rhuys en décembre, le village de Cornepont est inondé.
- 1869 : La hausse du niveau de la mer fait que le conseil municipal de Sarzeau est saisi pour qu'un mur de protection en 2 parties soit construit entre le Roaliguen et Penvins.
- 1872 : En décembre, le maire de Sarzeau interpelle le préfet du Morbihan pour demander l'aide de l'Etat afin de protéger le littoral de la commune face aux violentes tempêtes qui le ravagent. Déjà en 1865, suite à une forte tempête qui avait détruit les dunes de Suscinio, une pareille demande avait été faite. De Beg Lan à la Saline, suite à la tempête, de nombreuses brèches ont laissé passer la mer qui a envahi les terrains situés en arrière. Diverses protections sont envisagées, épis perpendiculaires à la côte, murs de protection, rehaussement de la dune.
- 1877 : Le 1^{er} janvier, Arzon a failli devenir une île vu la violence de la tempête. Ailleurs en presqu'île, villages inondés par une surcote estimée de plus 2 m. Banastère est inondé. Dans ce hameau, les habitants se réfugient sur les toits. Deux douaniers, les sieurs Bily et Le Maître, y sont enlevés par la mer en furie. La dune de Penvins à Beg Lann est arasée, et un recul de près de 75 m de la côte est relevé à Banastère.
- Le journal de Vannes du 6 janvier 1877 précise la catastrophe ; « à trois heures du matin les flots de la mer soulevés par la tempête balayaient tout le littoral de la presqu'île, l'eau y atteignit dans certaines maisons une hauteur de deux mètres. Plus de 2 à 3 millions de kilos de sel sont perdus ainsi que des pommes de terre et froment qui sont avariés ».

A Port Navalo, les navires ont eu du mal à tenir tête à l'ouragan et au Mendu plusieurs bateaux se sont échoués.

Suite à l'inondation du 1^{er} janvier 1877, les habitants de Penvins en date du 16 février, sollicitent du préfet une aide afin de réparer les dégâts subis par l'étang d'eau douce, et plus de 10 hectares de terrains cultivables ont été touchés. La mer s'était approchée à moins de cinquante mètres des maisons de Penvins.

1882 : Dans la nuit du 2 au 3 novembre, violente tempête. Le littoral est inondé et la jetée du Port de St Jacques construite en avril et mai 1882 est brisée.

1886 : En mars, forte tempête, nombreux naufrages.

1896 : En décembre, violente tempête, plusieurs navires de Rhuys sont détruits, la presqu'île compte une quinzaine de marins disparus en mer.

1899 : Raz-de-marée, l'eau arrive à moins de cinquante mètres de l'Ouest du bourg de Penvins, selon les témoins de l'époque, et les ouvriers travaillant à la construction de la chapelle de la pointe doivent se réfugier sur le toit.

1904 : Inondations à Penvins, Banastère, Cornepont, Suscinio, La Grée St Jacques, Kerfontaine, Benance, Le Roaliguen.

1924 : Le 10 janvier, forte tempête qui amène à un recul de la dune. Le 12 janvier 1924, petit raz de marée sur le littoral, 20 bateaux sont perdus. Le 30 novembre, tempête d'une violence extraordinaire.

1925 : 22 décembre, violent ouragan, importants dégâts sur le littoral.

1930 : Mi septembre, très violente tempête au large des côtes de Bretagne, baromètre à 740, l'anémomètre du Creac'h est bloqué à 199 km/h. Quarante-cinq morts en mer, plusieurs thoniers du Morbihan disparaissent en mer.

1937 : 10 mars, violente tempête d'équinoxe et fortes destructions sur les côtes.

1940 : Suite à une tempête, les prés de Landrezac sont couverts de sable.

1979 : De nouveau une tempête.

1984/1985 : C'est monté « haut » !! On s'en souvient encore de cette tempête de décembre.

1987 : Les 15 et 16 octobre, forte hausse du niveau de la mer.

1989 : Décembre, de nouveau une « vimère ».

1993 : Du 10 au 12 janvier, c'est une nouvelle tempête d'une durée de près de 48 heures, par un coefficient de 104 avec un vent sud-sud-ouest. Un recul de la dune de 3 à 4 mètres est observé entre Landrezac et Penvins, forte érosion des plages entre le Hayo et la Saline, les enrochements sont bousculés.

1995 : En janvier coup de vent provoquant une hausse du niveau de la mer dans le Golfe, puis Le 7 septembre, une forte tempête fait reculer le cordon dunaire de 5 à 7 mètres entre Beg Lann et le Domaine des Grèves.

Et que dire du 10 mars 2008, encore en mémoire, où quelques maisons à La Grée-Penvins eurent les pieds dans l'eau.

Et encore début mars 2010, tempête sur l'Atlantique, le littoral vendéen est abîmé, les digues sont percées et on compte plusieurs dizaines de morts. En presqu'île, la pointe de Penvins est de nouveau en partie sous les eaux. Un recul de 3 mètres des dunes est observé à Suscinio.

2014 : les mois de Janvier et février ont vu le parking de la pointe de Penvins fréquemment submergé. La disparition totale de la plage entre la Chapelle de Penvins et l'extrémité ouest de la digue dès le coefficient 60 de marée est désormais un élément habituel, sans oublier qu'à proximité, au lieu-dit les « Trois Sapins », le fort recul de la dune peut être estimé entre 4 et 6 mètres.

Un recul général du trait de côte en presqu'île de Rhuys.... des espaces à risque.

Rapport Ptolémée.

Le rapport « Ptolémée » de novembre 2001, analysant l'évolution du trait de côte dans le Morbihan entre 1820-1840 (carte d'Etat-Major) et 2000 (orthophotoplan), indique qu'entre ces deux dates, la ligne de rivage a avancé dans 57 secteurs (12 pour la presqu'île) et reculé dans 98 secteurs (25 pour la presqu'île). En presqu'île, le recul varie de - 0,1 m/an à, - 0,3 m/an (pour sept cas seulement). Cela donne, par exemple, un recul du trait de côte, pour le secteur allant de Suscinio à Penvins, de - 0,3 m /an, soit près de 50 mètres et à St Gildas pour la partie ouest de la plage du Kervert, de - 0,1m/an.

En complément de ces données, l'observation des cadastres de 1829 et de 1959, montre pour le secteur allant de Penvins à Banastère un recul du trait de côte d'environ 25 m, un peu plus marqué vers Banastère (tempête de 1877). La pointe du Becudo aurait perdu une dizaine d'hectares selon un témoin entendu par Adrien Régent. De 1950 à nos jours, le littoral y a reculé de quelques nouveaux mètres.

Si les éléments naturels ont contribué à ce phénomène, l'homme est aussi responsable de ce retrait de côte.

Deux exemples.

Pendant la 2^{ème} guerre, l'occupant, entre 1940 et 1944, construisit une bretelle du chemin de fer local afin d'enlever les galets de Suscinio et ceux de l'anse de la Saline pour la construction des blockhaus lorientais.

A la Libération, pour refaire les routes et chemins, 15 000 m³ de galets sont enlevés des plages de Landrezac à Suscinio, sans que cela pose le moindre problème au préfet de l'époque qui, par un courrier en date du 24 mai 1956, répondant à celui d'un habitant de Landrezac surpris de voir les services de l'état prélever du sable sur la plage, répond que : « *l'enlèvement de sable et graviers d'un volume de 7000 m³ est considéré comme normal et tout à fait légal* » avec cette belle phrase du préfet en conclusion : « *cette dune n'est aucunement détériorée* » !!!

Sans doute ignorait-il qu'à Suscinio, comme ailleurs en presqu'île, il s'agissait d'une dune fossile, d'origine récente (6000 BP⁶), qui ne se renouvelle pas.

Des secteurs à risque.

Seraient donc fragilisés en presqu'île par la hausse du niveau de la mer, selon le PPRL (Plan de Prévention des Risques Littoraux de la Presqu'île de Rhuys, d'août 2014)), les secteurs suivants ; Rouvran, les marais de Bourgogne et de Caden au Tour Du Parc, le secteur situé entre la pointe du Becudo et Banastère, tout le littoral de Banastère à Beg Lan avec des points très fragiles à Penvins Landrezac Suscinio et Beg Lan, St Jacques et le secteur de Kercambre à la Pierre Jaune (qui est un menhir), Kerpont et Le Fogeio, le fond de l'anse situé au nord du camping du Tindio, et coté Golfe, le fond de l'anse de Kerners, les secteurs ouest et sud de la pointe du Béché, de larges secteurs de l'anse du Poul entre la pointe de Beninze et le Logeo, le fond de l'anse du Lindin, Prat Bihan; le fond de l'anse de Benance, Pont Fevis, le Pusmen.

Et avec ceci des campings, des maisons, des routes car la position de ces sites est inférieure à la cote IGN « +5 m⁷ » sans compter les espaces humides dont les marais littoraux soumis à d'autres types d'inondations par rétention d'eau de pluie.

Ce même rapport « Ptolémée » indique que près de 30 maisons, dans un premier temps, subiraient

⁶ BP : Before present (avant l'époque présente, l'an 2000.

⁷ Voir Annexe : le calcul de hauteur d'eau.

assez rapidement les effets de la hausse, ceci sans présumer de l'avenir. Le dossier technique du PPRL donne le chiffre de 376 habitations situées en zone potentiellement à risque.

La conséquence logique de cette montée du niveau de la mer est le recul du trait de côte qui se poursuit depuis la dernière glaciation et, en conséquence, celle de la définition de la limite du DPM (domaine public maritime) ainsi que celle du niveau « 0 » terrestre et maritime.

Face à ces défis, des constructions et réparations de digues de protection furent réalisées, au village de Banastère (1881-1938), village de Gulay (1882-1887), village du Roaliguen (1904-1929), villages de Prat-Bihan et de Kerolet (1906-1907) et aux marais de Bénance (1912-1915).

A Penvins, consolidation des dunes (1864-1869) et projet de dessèchement de l'étang (1877-1878). A Suscinio, des travaux d'aménagement de la dune (1904-1908) et la constitution d'une association syndicale pour le dessèchement des marais (1920-1939) furent faits.

Toutes ces protections momentanées n'ont guère résisté aux événements ultimes. Plusieurs fois depuis sa construction, la digue de Penvins, face aux houles et vagues de secteurs sud et sud-ouest, a cassé.

Quelques vestiges, témoignages des submersions passées... et de la hausse du niveau de la mer.

L'existence, dans le Golfe, du Cromlech d'Er Lannic, qui pour moitié est sous les eaux, témoigne de cette montée des eaux depuis quelques millénaires. Er Lannic se nommait aussi le « Vieux Monteno » et le passage pour y accéder depuis Arzon se faisait à la première et deuxième marée après la nouvelle, et pleine lune. Seul un canal de 1,5 mètre de large et de 1 mètre de haut coupait la route. En 1832, l'abbé Le Port certifie qu'il y allait à la pêche, à pieds, à partir du Monteno. Yannick Rollando de la Société Polymathique du Morbihan, dans son opuscule concernant Gavrinis et Er Lannic estime que lors de l'édification des deux crom-lech (pierres en cercle) le niveau de la mer devait être à moins 5 mètres par rapport à celui d'aujourd'hui. Globalement cela correspond au niveau des plus basses mers d'aujourd'hui.

Un autre exemple est celui du tumulus de Gavrinis autrefois accessible par la terre, désormais sur une île lui aussi, et combien d'autres vestiges submergés sous 5 à 6 mètres d'eau pourrait-on retrouver ?

Mais c'est dans l'espace littoral allant de St Jacques à Banastère que les traces de cette submersion sont les plus apparentes.

Qu'observe-t-on sur l'estran de Penvins, certainement le secteur où se situent le plus d'éléments submergés ?

Du côté « Petite Plage », face à l'Est, les vestiges de pêcheries⁸ * se voient assez bien, tels ces quelques alignements en monticule, qui apparaissent parfois lors de marées aux forts coefficients, et les pierres formant les petits murets les délimitant, sont encore bien positionnées pour en voir le tracé. Il est difficile de dater leurs constructions, sans doute pas du Moyen-Age, plus vraisemblablement des 17 ou 18^{ème} siècles, mais sans aucune certitude, d'autant plus que quelques tégulae y ont été retrouvées, bloquées entre ces pierres. Cela signifierait-il que ces alignements de pierres dateraient de leur époque, ou que ceux-ci ont été récupérés pour consolider ces alignements de pierres, ou est-ce seulement le jeu de la mer ?

Et entre le rocher nommé « Roh Dreuz » et l'Artimon, situé vers la côte, est-ce là, de simples murs de pêcheries ou une digue ou un vestige de « voie » joignant les deux éléments ?

⁸ Il est difficile d'affirmer de façon catégorique que ces petits alignements de pierres soient des vestiges de pêcheries, comme de les dater. Mais, là où ils sont placés, on n'en voit pas d'autre usage.

Dans ce secteur, des mégalithes s'y observent, tel le menhir immergé à Penvins sur la « Truie⁹ » et sans doute, un à Men Drean et un autre, peut-être un dolmen sur l'Artimon, dit la tradition, (non repéré à ce jour), et quelques autres, aux « Pierres blanches » proches d'un petit Tumulus ou tombelle à proximité de la côte au Becudo. Dans l'Est de la Truie, sur un bas plateau rocheux, un amoncellement d'importantes pierres sont posées. Vestige ou pas d'une concentration mégalithique, ou de quelque autre construction ? Difficile à affirmer, mais difficile aussi à dire qu'il n'y a « rien ».

Du côté de la « Grande Plage », face au sud-ouest, on voit surgir de la vase des parties d'arbres et de la tourbe en grande quantité ; à côté, se situent des alignements de pierres qui, provenant du dessous de la dune, s'évanouissant en mer. Longeant la digue, sur un substrat d'argile, on peut parfois observer sur quelques centaines de mètres, un chemin de « glaise », parfaitement délimité par des empièvements bien alignés. L'étrangeté de ce chemin de glaise, qui longe la plage, est que les éléments le constituant disparaissent sous la dune, à une profondeur de quelques mètres sous elle. Sachant que ce « tombolo » de Penvins est géologiquement daté de plusieurs siècles...La question se pose donc de savoir de quand datent ces constructions, et quelle était leur utilité. Des tégulae trouvées dans les interstices des pierres, indiqueraient une datation de l'époque gallo-romaine.

Ailleurs s'observent des pièces de bois travaillées, des canalisations creusées dans de très longs troncs d'arbres (près de 3 mètres) ou dans la roche, et partout le sol pierreux des anciens fonds marins.

Et toujours côté « Grande Plage », se voient les quelques souvenirs du «Mur de l'Atlantique ». Les fameuses défenses de Rommel constituées de pieux en bois et de barres métalliques bétonnées sont toujours bien visibles, comme le sont les dépressions circulaires issues des cratères des bombes déversées le 2 janvier 1942 par l'aviation anglaise revenant de bombarder St Nazaire.

Ainsi la grande dune en reculant sous les actions combinées de la mer et des vents, glissant vers les « terres », tout en comblant le marais rétro-littoral, laisse donc apparaître parfois, là où elle n'est plus, quelques vestiges comme on vient d'en énumérer plusieurs, espérons que d'autres surgiront progressivement.

Et qu'en disent la toponymie... et quelques témoignages d'« anciens » ?

Outre les légendes, comme celle concernant la paroisse de St Demètre située vers le banc rocheux des « Demoiselles », et aussi de rares textes historiques comme celui des comptes d'Auberi, grand argentier du Duc de Bretagne Jean II, où il est fait témoignage de bateliers allant de Suscinio à Banastère par bateau en passant par l'étang littoral protégé du large par le cordon dunaire, la toponymie locale confirme cet état. Exemple: Goh Lenn, (Vieil étang), ce nom est toujours utilisé sur le rivage de la petite côte de Penvins, et aussi ceux du « Port aux Moines », et du « Port des Pirates » situés l'un et l'autre côté « Grande côte ».

Plus récemment encore, années 1950 et suivantes, on a des témoignages d'« anciens », terme très relatif car cela concerne des personnes étant nées au mieux à la fin du 19^{ème} siècle, qui disaient, tradition orale, que vers 1800, à Penvins, les troupeaux paissaient au large, sur la roche dite « la Reine », accessible sans doute par un cordon littoral. D'autres prairies étaient présentes également à la Roche Bénite au Roaliquen, et à Sarzeau, des paysans envoyaient leurs vaches pâturer au « Roch Naben », en breton cela s'écrivait « Roc'h n ehen » (le rocher aux bœufs), actuellement situé à 1 kilomètre au large de la côte.

⁹ M. Guyot-Jomard, recherchant l'origine du nom de Rhuys, signale à l'extrémité méridionale du territoire, au sud de Penvins, près d'une presqu'île très restreinte aujourd'hui nommée l'Isle, couché sur une autre plature, un menhir d'une longueur de six mètres nommé Rohwiz. (la Truie, traduit en breton vannetais par « er wiz »). Il devait être, suivant la tradition, à l'entrée d'un goulet conduisant à une vaste crique dite le Goh-Lenn, aujourd'hui comblée aux trois quarts.

D'époque plus ancienne, le Rentier de Rhuys, dans sa partie traitant la frairie de Landrezac, indique l'existence d'un champ situé sur « *l'île du Petit Jean* » de trois « journaux » de surface, quelque part en mer, disparue de nos jours et qui était alors travaillée par Jehan Jouannic dit Perio.

Un texte de 1788 des archives de St Gildas de Rhuys, époque d'un terrible hiver, mentionne l'existence au large de St Gildas, de « *pâtures glacées à trois-quarts de lieue au large* ».

De son côté, Adrien Régent relatant son séjour en presqu'île et à Penvins en particulier, témoigne qu'un habitant de ce village, d'environ cinquante ans, lui a affirmé que depuis son enfance, à la pointe du Bécudo, environ trente « journées de terre » ont été en cet endroit envahies par la mer.

Au sud de la presqu'île de Rhuys se dresse la côte de Piriac avec la même problématique si on en croit le témoignage suivant.

Monsieur de Penhoët dans sa publication du « *Lycée Armoricaïn de 1827* » note qu'en 1820 se trouvant à Piriac, il apprit de Monsieur Lallemand, alors octogénaire, que de son vivant, il avait connaissance que la mer s'était avancée de 60 toises, il ajouta que sa mère lui avait dit avoir vu les terres se prolonger jusqu'au-delà d'un rocher actuellement à 120 toises en mer. Comme cette Mme Lallemand est morte octogénaire, la mer s'est donc avancée à Piriac d'environ 120 toises en 160 ans, soit environ deux cents et quelques mètres.

Sans faire un inventaire exhaustif des éléments passés prouvant la variabilité du littoral de Rhuys, la problématique actuelle serait de connaître celle à venir, vaste sujet !!